

Itxaro Borda, SÉLECTION DE POÈMES



Traduction: Itxaro Borda, Haizea Parot



NOUS

Un accident dans la vie de quelqu'un,
Un grand vide puis un faux-pas,
Une flaque de boue après la pluie
Ou un petit caillou des sentiers,

Ils n'ont pas de rire, pas de regard, pas de cri,
Le monde serait le même sans nous :
Les mains liées nous allons inutiles,
Un semblant de croyance, une foi difficile...

Quand nous ramassons les débris des autres
Les années se déversent en cendres
Éteignant là, à jamais, les braises de joie,

Et par un dernier souffle du creux de la poitrine
Notre terrible poids, volant dans la poussière
Nous enlève bientôt aux souvenirs futurs.

1982

Haizea Parot

MILIA LASTUR REVISITED

I

comment trouveras-tu de l'aide avec
ces cris de macchabées à ta bouche?
je vais t'aimer Milia, ne t'en vas pas,
viens, buvons de ce vin écarlate.

nous cacherons sur les bords des routes
les pommes volées dans de riches jardins.
oublie, s'il te plait, Milia tes vieilles plaies
et les chants du feu sur les vies calcinées.

puis nous coucherons ensemble, mon coeur,
dans un lit d'amour fait d'herbes humides
chaque nuit, pour voir danser sept ombres.

où est la pierre? Où est la terre froide?
je t'aimerai Milia, à faire mentir les dire
de l'ancienne élégie, sois sans crainte.

1986

Itxaro Borda

MERGUEZ BLUES

L'odeur de merguez tout autour nous étions
plus de mille sous la pluie
et moi partout -oh amour, te cherchant désespérément
où étais-tu donc
peut-être derrière le drapeau rouge et humide
de la révolution désirée ?

Nous les fidèles amants de la misère commune
nous imaginions la ville en feu
en faim d'amour, état de siège, pierres au poing
des barricades
et moi partout, oh ma chérie, te cherchant désespérément
sous la pluie

Nous voyant entrés en résistance
soif de justice
retour au pays ?
les os brisés, nous n'avions qu'un seul mot
à la bouche . la lutte
et moi partout -oh amour, te cherchant désespérément
sous la pluie

les beaux mois de mai de nos rues

1988

Haizea Parot



*chove, é o deserto, o lume apagado
que fazer desdes maos, cumpllices do sol*

E. de Andrade

Je vais encore à la place Du Bellay le dimanche
ne sachant qui ou ce que je cherche mais
je vais, parmi ces gens pressés qui me bousculent
sans égard et je voudrais m'enivrer du froid
de la nostalgie à l'eau de la fontaine
pour laver mon crâne du cauchemar de la nuit
avant que le souffle tiède du jour ne s'assèche

j'emplis les cachettes des givres livides
par la cruauté de la chanson so far away from me
pour qu'à la fin du monde on ne croit jamais
que le bonheur fut si facile, si étrange de trouver
dans les rues ouvertes des traces d'amours pris
en otage près des larmes épuisées silencieuses
gémissantes face à l'approche de la mort

vient ensuite l'absence déployant ses ailes
remuer la chair putride en plein juin,
quand les enfants endormis se réveillent
nous fondons dans le temps de l'averse
de bruit perçant du métal est sur le point de
désintégrer les mémoires mortes, d'écraser
dès demain les désirs de l'acier pourtant

ils nous servent des cœurs de peupliers
dans des restaurants obscurs en contrôlant
les âmes, cernés de psychologues ils nous
interdisent de penser au ruisseau d'en bas
de la maison ; en fait ils nous utilisent en
producteurs de richesses économiques
et nous perdons dix points alors que nous
rêvons d'hirondelles qui honorent le ciel

lors ne nous reste qu'une série d'humiliation
afin d'oublier les œillades les plus violentes
nous avons envie de pleurer en voyant les
trains s'élancer sur les rails dans le vacarme
assoiffé de maternité, de demander aux fleurs
voisines si nous assouvirions le monstre avec
le sang qui traverse les mailles de l'espoir

savent-ils pourquoi nulle rose ne fleurit
sur les terres noires de l'amnésie, rouge,
pourquoi le soleil ne s'accorde aucun répit
entre les plumes du rossignol le mercredi
pourquoi la colère qui affleure à nos lèvres
ne se transforme pas hélas, en belle poésie
pourquoi nous errons dans l'empire du vide

quand les étoiles se balancent sous le pont
de la honte je rêve mes mains pleines de mains
en soirée toutefois les regards deviennent
fuyants, forcés de calmer la faim des aigles,
et je ne peux pas te retrouver, toi pendu
aux frontières de la mémoire comme un
papillon multicolore, oiseau lointain déjà

et si j'osais, sur la place Du Bellay, grandirait
en moi le désir de me changer en cendre légère
qu'aux matins de faibles lueurs le vent emporte
jusqu'à la nudité du lieu où la prière est prière,
prends pitié de nous, que j'entende enfin
le bonheur des plaines aux herbes parfumées,
rendues folles par le chant du coucou.

1991

Itxaro Borda

LOURDE TÂCHE

Écrire est une lourde responsabilité,
capturer par les mots
les instants bruyants
d'une vie minérale qui se vide son sang,
égrainer les énormes fatigues
ou se rappeler
de la cabine téléphonique au coin de la rue
est une lourde tâche.

le langage hélas, souvent grammaire stérile
est notre douleur, notre souffle d'amour timide,
la lame tranchante de la liberté,
et nous savons
chaque fois
que nous couchons confusément un mot sur le papier
au lieu de changer le monde
que nous nous transfigurons
sans direction précise
jusqu'à devenir trou noir.

Ainsi,
ma lourde tâche
je te veux habillée de désir.

1991

Haizea Parot

La veille de ce matin-là où il avait neigé
je cherchai tes lèvres
la nuit et malgré le froid grinçant
je m'endormis sans les trouver
mort
la veille de ce matin là où il avait neigé
je ne me rendais pas compte
mort
que l'avenir se briserait le lendemain même
sur les miroirs de la nostalgie
la veille de ce matin-là où il avait neigé
comme des oiseaux affamés sur le bord des fenêtres.

1991

Haizea Parot

Quand tu te sens la plus malheureuse
du monde
fans l'autobus
je te dis que les désirs qui déchirent
les entrailles sont
cruels,
je te dis que pour chacun il y a une nécessité
de liberté qui attend au sommet
des humbles montagnes,
je te dis encore
-ta main dans la mienne-
que l'aurore un jour viendra
soulager les matinées,
l'averse à l'odeur de neige
qu'un jour la chaleur de l'amour
t'approchera
d'un pas léger.
quand tu te sens la plus malheureuse
du monde
dans l'autobus.

1991

Itxaro Borda

Tu attends toujours
sur les ailes de l'hiver,
en vastes rêveries, au
chaud repos du vent.

voulant cueillir des fleurs
en riant, au fond du ciel,
l'hirondelle aussi s'est
approchée de ce berceau.

que le somme t'emporte
sur des nuages agréables,
par la vivacité des lunes dorées
et les veines chargées d'air rose.

dodo emmène bébé au
seuil des belles brumes
car sa mère retournera
par une journée de pluie.

1991

Itxaro Borda

LA PORTA OBERTA EN EL CEL, I AIXO

I

à chaque fois qu'ils nous parlent du pays
ils montrent l'intérieur bondé
des églises,
 les femmes en bas
 chantant
 «toi qui enlèves le péché du monde»
 et les hommes dans les galeries
 «prends pitié de nous Seigneur».
 «donnes-nous la paix» à cette invocation
un sourire meurt
sur les lèvres des habitants.

II

requiem dit le vent
 je n'aime pas les terres
 qui n'offrent pas
 de malicieuses pluies d'été.
 j'étreins les peupliers
 qui formeront peut-être
 ma dernière demeure cruelle.
requiem dit le vent.

III

le rouge de la rose
est plus sensible
la nuit que le jour

la peur de la pluie
est plus pénétrante
la nuit que le jour

le frisson de la chair
est plus perçant
la nuit que le jour

le souffle de la colère
est plus brûlant
le jour que la nuit

IV

selon les statistiques officielles
au Pays Basque intérieur
il y a plus de brebis que d'habitants.
 ainsi
 le fromage
 est de l'or blanc.

et moi je n'aime pas le fromage.

selon les statistiques clandestines
au Pays Basque
il y a plus de policiers que de brebis.
 ainsi
 la paix
 est assurée.

et moi je n'aime pas la paix.

V

je mesure
l'étendue de ma solitude
désolée
sur les bouches béates de ceux qui m'entourent.

un no woman's land géant.

VI

de l'autre côté de la frontière il y a
le signe d'un faible prétexte à la vie
de l'autre côté de la frontière il y a
le passage des fortes raisons au renoncement
de l'autre côté de la frontière il y a
le souvenir du baiser que je t'avais volé

de l'autre côté de la frontière il y a
tout
et il n'y a rien

VII

chaque nuit
je rêve
de la même ville.
chaque nuit
accrochée
à ton ombre
j'adoucis
mes colères bancales.
chaque nuit
dans les couloirs du métro
comme une vieille rengaine
je te répète
 que je t'aime.
 et

toi
chaque nuit
tu m'amènes voir
des oiseaux exotiques
vendus en cage
en disant :
 regarde
 ce que nous
 ne devons pas devenir

1986

Haizea Parot